

# Félix Moati : jeune père cherche repères

Astrid de Larminat

**P**armi les griefs que Lucie nourrissait envers Joachim, outre qu'il laissait traîner ses chaussures, à quoi il répondait que l'ordre était un « truc de facho », il y avait son manque de détermination. Elle lui reprochait d'avoir « les convictions d'une girouette, tellement girouette que ça donnait le tournais ». C'est parfois l'impression qu'on a en lisant *Voir clair* de Félix Moati, dont Joachim est le héros, un roman hésitant entre digressions, avec des fulgurances suivies de brusques palinodies. Mais sans doute était-ce la meilleure façon de retracer la vie de ce trentenaire parisien : depuis que Lucie attend un enfant, il erre, perdu et mort d'angoisse. Heureusement, Joachim a un sens de l'humour théâtral qui vaut qu'on suive les zigzags de ses tourments.

Il serait trop acrobatique de raconter le début du roman, devant l'immeuble de la psychanalyste de Joachim, dans le quartier huppé de Saint-Germain-des-Prés où il a grandi. Revenons plutôt aux origines. Son père est un journaliste juif qui n'a jamais fait cas de son judaïsme, un socialiste fervent comme son père avant lui : « Le socialisme, une maladie héréditaire, un truc qui se reflète de père en fils. » De religion, il n'était pas question à la maison : « Dieu dans cette famille n'avait pas bonne réputation. À moins qu'il ne s'appelle François Mitterrand. » Malgré sa propension à l'ironie, Joachim ne critique jamais son père. Il en laisse le soin à son frère ainé, Nathan, le fils mal aimé qui deviendra psychanalyste après une crise mystique. Leur père, donc : « C'était un social-démocrate. Les sociaux-démocrates ne voient rien. Ni la douleur des peuples, ni celle de leurs enfants. »

Les personnages secondaires se démultiplient. Il y a Nathan et son patient, Grégoire, prêtre défrôqué sauvé du suicide par un camion à ordures miraculeux. Le cousin Simon, petit caïd qui découvrira la lumière divine en prison : là, il comprendra qu'on ne prie pas pour conclure un marché avec Dieu, mais pour répondre à Dieu qui nous cherche pour vivre avec nous. Sans oublier Lucie, qui reproche à Joachim de la mépriser alors qu'il se sent minuscule à côté d'elle, inutile tandis qu'elle allait leur fils.

Qu'est-ce qu'être un homme quand on crève de peur de ne pas être à la hauteur ? Qu'est-ce qu'être un père quand on se sent encore enfant ? À la fin, le héros aura une révélation : « Être père, c'est marcher dans les pas de son fils. » Celui de Joachim l'entraînera dans un lieu où il n'aurait jamais imaginé entrer, face à une lumière nouvelle où il pourra devenir un homme nouveau. ■



Félix Moati

YANNIASSASSOLINE/FDONS DE L'OBSERVATOIRE



Timothée Zourabichvili

MATIAS/SABINE WESPIESER

# Le diamant noir de Zourabichvili

Mohammed Aïssaoui

**U**ne voix. Un univers. Un style. Voilà ce qui dessine un écrivain. Timothée Zourabichvili est de cette étoffe. Il y a quelque chose d'émouvant à découvrir un auteur qui fait son entrée en littérature. *Plomb*, son premier roman, découvert par l'exigeante Sabine Wespieser, peut se résumer ainsi : l'errance d'un jeune homme et d'une jeune femme, « encombrés » d'un bébé sans nom dont ils ne savent que faire. Cet enfant est le fruit de leur rencontre il y a neuf mois ; il semble que c'était la première fois qu'ils avaient fait le « truc ». « Elle » et « Lui » ne se connaissent pas vraiment. « On se demande comment cet enfant est venu au monde », dit l'incipit.

Ils se retrouvent dans une chambre où il l'a emmenée. Lui se dit qu'il recommencera bien le « truc », c'est ce que doivent faire un garçon et une fille dans une chambre, pense-t-il, et peut-être n'attend-elle que ça. Visiblement, elle, préfère rassembler un puzzle en équilibre précaire sur le matelas. Avec ce décor, Timothée Zourabichvili, cinéaste tout juste sorti de la Fémis, compose un huis clos terrible, un livre court, d'une intensité telle qu'il est nécessaire par moments de reprendre son souffle. Une tension dramatique inouïe jusqu'au paroxysme. On se demande : ces adolescents ont-ils conscience de la monstruosité de la situation ? Chez Lui, surtout, mais chez Elle aussi, il y a une indifférence qui frise le vertige. Le garçon se croit piégé :

« Mais maintenant, va falloir se débarrasser de ce bout de vie absurde qui traîne après lui comme un cheveu sur son épaule, ce bout de vie qui veut plus rien dire pour lui dans le noir de la chambre et dont il se souvient de moins en moins. »

Tout est exprimé dans des phrases sans négation. Les mots manipulés comme une mitrailleuse. Rythme saccadé, tirades répétées, alternance de points de vue. On tourne les pages : elles touchent, brûlent, blessent. Ça va vite, très vite. C'est toujours au service d'un propos à la maturité étonnante pour un jeune auteur. *Plomb* peut aussi se lire comme le passage à l'âge d'homme. Lui évoque le petit monde - leur monde ? - qui finit par éclater, au milieu de la nuit, quand le monde de dehors ne fait aucun bruit... Elle, c'est « un cri au milieu du silence du monde réel enfermé derrière la fenêtre, et de la douleur, une douleur sur laquelle tout le monde fermait les yeux, une douleur qu'elle gardait en secret ». Le texte est sombre mais rempli de beauté. L'écrivain Michèle Lesbre a trouvé la meilleure formule pour le qualifier : c'est un diamant noir. ■



## PLOMB

De Timothée Zourabichvili,  
Sabine Wespieser éditeur,  
140 p., 18 €.